

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 14 (1917)
Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

Pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. SCHUMACHER, pasteur à
Daillens (Vaud).



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. E. FARRON, à Tavannes.

QUATORZIÈME ANNÉE

N° 1

JANVIER 1917

SOMMAIRE : Conférences. — Souscription. — Nécrologie Roth, par M. C. B. — Conseils aux débutants, par M. SCHUMACHER. — Cire. — Hivernage, par M. C.-P. DADANT. — Influences des abeilles sur la fructification, par M. A. PORCHET. — Brunes, noires ou blondes ? par Le « Père FRAUTSCHI ». — La ruche et le climat (suite et fin), par M. L. FORESTIER. — Coin des jeunes, par M. A. PORCHET. — Entraide, par M. OSCAR OREILLER. — Souvenir d'excursion, par M. F. BERTHOUSOZ. — Pour empêcher la ponte dans les hausses, par M. AUG. CORDEY. — Procédé inédit, par M. KLOPFENSTEIN. — Essaimage, colonies bourdonneuses, par M. PIERRE ODIER. — Nouvelles des sections. — Bibliothèque. — Observations doublée d'une question, par M. G. — Questions 1 et 2. — Réponses aux questions. — Fribourg. — Indemnités et Statistiques. — Nouvelles des ruchers.

CONFÉRENCES

Pour avoir des conférences payées par la Romande, les comités doivent adresser leurs demandes à M. Mayor, président, qui enverra les formulaires nécessaires.

SOUSCRIPTION

*en faveur des apiculteurs éprouvés du nord de la France
et de la Belgique.*

Montant de la liste précédente	.	.	.	.	.	Fr. 285 —
Section Grandson-Pied du Jura	.	.	.	.	.	» 15 —
Section Les Alpes	.	.	.	.	.	» 10 —
Section pied du Chasseral	.	.	.	.	.	» 10 —
Section de la Broye	.	.	.	.	.	» 21 20
Section Lausanne et environs	.	.	.	.	.	» 25 —

Total au 30 novembre 1916 Fr. 366 20

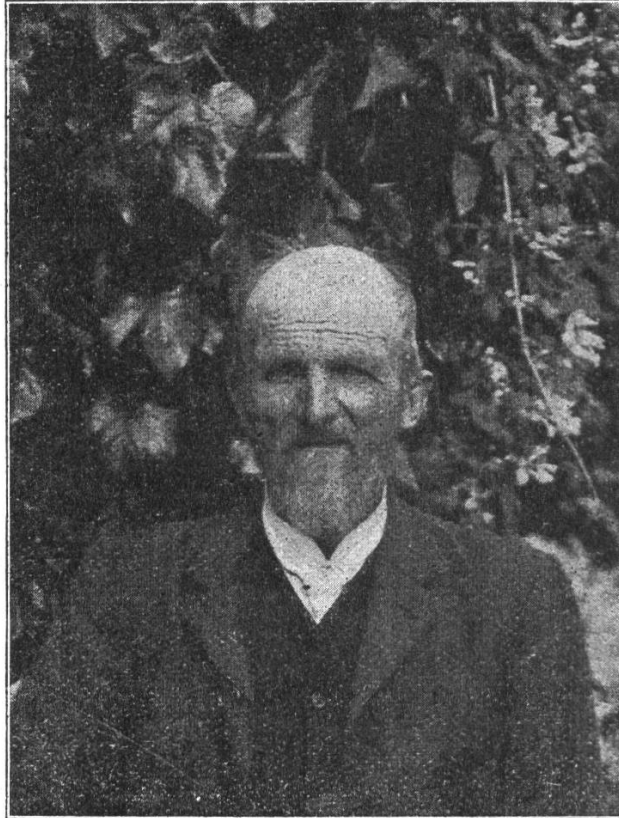
La souscription reste ouverte.

Le Président : Mayor.

CHRISTIAN ROTH DE CORNAUX

Christian Roth vient d'être enlevé à sa famille ainsi qu'à ses amis et collègues en apiculture à l'âge de 77 ans. La veille de sa mort, qui fut paisible et sans souffrance, il visitait encore les ruches d'un voisin, chez qui il avait été appelé.

Un nombreux auditoire assistait à ses funérailles au cimetière de



Cornaux, village où Roth s'était fixé après son retour de la frontière, en 1871.

Apiculteur entendu, il était fort apprécié des propriétaires d'abeilles qui avaient recours à ses connaissances apicoles pour diriger leur rucher.

Monté sur sa bicyclette, le papa Roth n'a jamais ménagé son temps pour venir en aide aux apiculteurs inexpérimentés ou pour assister aux séances de la Société « La Côte neuchâteloise ». La distance, pas plus que la piqûre de l'insecte qu'il connaissait, n'était un obstacle pour Roth qui, souvent pendant ses visites de ruchers, faisait à lui seul la plus grande partie du travail exigé par une visite complète d'un rucher nombreux en colonies.

Que sa famille reçoive l'expression de notre sincère sympathie.

Neuchâtel, 17 novembre 1916.

C. B.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Janvier.



Bonne année ! — Quel est celui d'entre vous, ami lecteur, qui, malgré ses soucis, pourra garder un visage renfrogné à la vue du charmant tableau ¹ placé en tête de ces lignes ? Chez tous, au contraire, le sourire éclairera les yeux : Bonne année, vous dit la ruche dans son silence plein de mystères. Bonne année, vous dit ce charmant bébé qui regarde avec confiance dans l'avenir, malgré la neige qui courbe lourdement les branches. Bonne année, vous dit à son tour et de tout

¹ Nous devons cette jolie photographie à la complaisance de M. Porchet, instituteur à Ropraz.

son cœur la Rédaction du *Bulletin*. Elle voudrait bien, cette dernière, vous assurer à tous, bonne et odorante récolte, mais malgré le pouvoir qu'on attribue au journal ou au Comité de la Romande, sa puissance ne va pas jusque-là. Nous nous bornons donc à souhaiter vivement que chacun garde confiance et foi dans l'avenir. De confiance, on en a besoin plus que jamais en cette fin d'année et, au reste, pourrait-on vivre sans cette force mystérieuse, ancrée au fond du cœur de l'homme ? Il faut, comme le dit très justement un de nos correspondants, vivre au jour le jour et par la foi. Allons, allons toujours et encore une fois, pour vous réconforter, jetez les yeux sur le cliché ci-dessus et... bonne année !

Ce mois de décembre 1916 nous a ramené ce que nous n'avions pas vu depuis nombre d'années : un hiver qui est un hiver, avec de la neige bien blanche qui a fait pousser des cris de joie aux enfants et leur a donné de belles joues, rouges d'animation et d'allégresse. Ah ! les fers de « luges » se sont dérouillés ces jours et des bombardements, innocents heureusement ceux-là, se sont effectués qui dureraient même plus que le quart d'heure de récréation, sous l'œil amusé des instituteurs et même des graves commissions scolaires. Or, si l'hiver se démène en sa saison, l'expérience, les traditions, les observations météorologiques nous disent que l'on peut espérer que le printemps sera un printemps selon sa réputation ancienne et que l'été nous apportera autre chose que des journées pluvieuses, tristes et froides. Aussi, si vous avez un appareil photographique, profitez-en pour prendre une jolie vue pittoresque de votre rucher et envoyez-la au soussigné.

C'est la saison des *séances et conférences*. Pour ces dernières, adressez-vous à votre Président, M. Mayor, à Novalles. Et lorsque vous en aurez une d'annoncée dans votre section ou dans la section voisine, faites tout votre possible pour y aller. Préparez même des questions pour les poser au conférencier et alimenter ainsi une discussion qui éclairera bien des choses; n'assistez pas en membre passif à ces séances et conférences, mais bien en membre actif. Notre Romande, pour prospérer, a besoin de ces derniers; avec un peu de bonne volonté chez chacun, nous pourrions facilement aider notre Société à passer victorieusement la crise provoquée par la succession des mauvaises années et le bouleversement de toutes choses.

C'est aussi la saison de *la lecture*. Lisez, mon cher débutant, mais intelligemment; je veux dire par là non pas une impertinence, qui est loin de mon esprit, mais en prenant des notes. Faites même comme un de nos correspondants qui a pris la peine de copier tout ce qu'il a trouvé de judicieux et d'utile dans un manuel qu'il avait

reçu de la bibliothèque. C'est ainsi qu'on se prépare et qu'on progresse un peu rapidement. Si vous ne lisez que superficiellement, vous arriverez tout juste à embrouiller vos idées, ce qui est un piteux résultat et, de plus, du temps perdu.

Mettez à jour votre « journal ». Un journal ? Oui; si vous n'en avez pas, vous avez tort. Vous vous privez ainsi d'une véritable jouissance. Voici sept ou huit ans que je note les petits événements du rucher; j'ai l'histoire de chaque colonie; j'ai inscrit les opérations faites, les récoltes, les essaims; j'ai enregistré le temps qu'il faisait, les visites d'amis, tel épisode comique, telles observations, suppositions, espérances, de sorte que je puis revivre bien des choses, savourer à nouveau de délicieux moments. Comme votre journal n'est pas destiné à la publicité, vous n'avez pas à vous préoccuper du style et cela ne prend pas beaucoup de temps et, si cela vous en prenait, ce n'est pas du temps perdu. Si bonne que soit votre mémoire, que de choses vous pouvez facilement oublier que vous aimeriez à retrouver plus tard : *scripta manent*, disaient déjà les Latins. Donc si vous n'avez pas encore commencé ce précieux recueil, préparez-le : un cahier, un carnet, peu importe la forme, un vieil agenda qui n'a pas été rempli, et voilà ! Vous me remercirez plus tard d'avoir insisté sur ce que quelques-uns appelleront dédaigneusement une inutilité, et qui est juste le contraire, même à d'autres points de vue que je laisse de côté.

Chez les riverains du lac Walar, dans le Cachemire, on croit à la métempsychose, à la migration des âmes. Un souverain de ce pays, Gulab Sing, étant mort, les prêtres annoncèrent que son âme sacrée avait passé dans le corps d'une abeille. Comment l'ont-ils su ? il me serait difficile de vous le dire. Toujours est-il que dès ce moment il est défendu dans tout le pays, sous les peines les plus sévères, la mort même, de tuer des abeilles ou de les laisser mourir de faim et même... de les dépouiller de leur miel. Je ne vous recommande pas cette dernière défense, ami lecteur, je n'aurais pas de succès auprès de vous; d'ailleurs, dans cette malheureuse année 1916 à laquelle nous disons adieu sans trop de regrets, la dite défense aurait été presque superflue. Mais pour les deux premières interdictions, faites comme les habitants du Cachemire : même sans menace de peine de mort, considérez vos abeilles comme des créatures sacrées, portant en quelque sorte une âme dans leur corps délicat, diaphane presque et si merveilleusement organisé, et ne les tuez pas, ne les laissez pas mourir de faim. Donnez-leur en 1917 toute votre attention et tous vos soins, votre respect même et surtout votre affection. Tout vient à point à qui sait attendre et persévérer.

Mes vœux les plus cordiaux et les plus chaleureux à vous, à vos familles, à votre rucher.

Daillens, 18 décembre 1916.

Schumacher.

CIRE

Pour la cire, comme pour nombre d'autres produits, il se fait en Suisse une véritable chasse. Nous rendons les apiculteurs attentifs au danger qu'il y aurait à livrer la cire à des agents d'exportation, car la fabrication des feuilles gaufrées pourrait en être compromise. Vendez plutôt aux fabricants de cire gaufrée de notre pays; vous leur rendrez service et favoriserez le développement de cette industrie à laquelle nous sommes si heureux d'avoir recours au moment de l'essaimage.

HIVERNAGE

Hamilton (Illinois), 21 novembre 1916.

Cher Monsieur Schumacher,

Je m'empresse de répondre à votre question sur l'espace à laisser entre les doubles parois d'un corps de ruche.

Nous sommes ici dans un pays à températures extrêmes, car, quoique nous ayons en été des chaleurs sénégalienne, pendant lesquelles la température s'élève jusqu'à 40 degrés centigrades à l'ombre, nous avons en hiver des froids sibériens de -35° . Les maisons exposées à la bise du nord-ouest, comme la mienne qui se trouve sur une colline faisant face à la large vallée du Mississipi, sont souvent protégées au nord par des fenêtres et des portes doubles. Au Canada, c'est encore pire, et j'ai vu à Québec presque toutes les maisons ainsi protégées sur toutes leurs faces. Les cultivateurs de la province de Québec, qui sont excessivement soigneux, ont généralement des rideaux de mousseline entre les doubles-fenêtres de leurs habitations, et souvent une autre paire de rideaux à l'intérieur. Cette double rangée de rideaux donne à leurs maisons une apparence confortable digne de remarque.

Ce préambule vous fera comprendre mieux qu'une longue explication la nécessité où nous nous trouvons de protéger au mieux nos ruchées d'abeilles. Dans beaucoup de localités, surtout celles qui se trouvent au nord du 40^e degré de latitude, on met les abeilles en cave pour l'hiver. Mais ici, malgré l'abaissement temporaire de la

température, de temps en temps, l'hiver est ordinairement trop doux pour que les abeilles ne se trouvent pas plus à l'aise en plein air. Nous avons donc recours aux ruches à doubles parois ou à une protection artificielle extérieure.

La ruche à double paroi, avec espace vide à l'intérieur entre les deux murs, donne des résultats moins satisfaisants que celle dans laquelle l'espace vide est rempli avec une matière quelconque plus ou moins poreuse. Dans un espace vide, c'est comme entre les deux vitres d'une fenêtre double. L'air qui se trouve contre la paroi intérieure, étant chauffé par le contact, s'élève lentement tandis que l'air refroidi qui touche la paroi extérieure s'abaisse dans la même proportion. Un courant s'établit donc qui tend à refroidir l'intérieur de la ruche. Quand on emploie une matière non conductrice de la chaleur, des copeaux, de la sciure de bois, de la balle d'avoine, des débris de liège, etc., aucun courant ne peut s'établir et l'air reste plus froid contre la paroi extérieure, maintenant ainsi la température plus régulière.

Nous avons essayé différentes substances pour cet usage. La balle d'avoine est peut-être ce que nous avons trouvé de mieux. Cependant la sciure de bois très fine, telle qu'on l'obtient avec une scie circulaire de petite dimension en refendant des planches pour fabriquer les cadres, possède à un haut degré la faculté de retenir l'air. Les cendres sèches, le charbon pilé, la laine, les débris de liège donnent aussi de bons résultats.

Depuis quelques années, suivant les conseils de M. A.-C. Miller, du Connecticut, qu'il ne faut pas confondre avec le Dr Miller, beaucoup de nos apiculteurs emploient, autour de leurs ruches à parois simples, une simple doublure de carton goudronné enveloppant la ruche et laissant l'entrée à découvert. Cette enveloppe a l'avantage d'être facile à enlever quand vient le printemps. Avec les ruches à double paroi il nous est arrivé d'avoir quelquefois de la difficulté à éveiller les abeilles cachées derrière cette muraille protectrice, pendant les quelques jours chauds qui se présentent souvent au milieu de l'hiver. Les ruches trop bien protégées ont en certains cas souffert plus que leurs voisines, parce que leurs abeilles n'ont pu tirer avantage d'une occasion propice pour se vider et changer de place dans le nid à couvain. Pour cette raison nous avons abandonné les ruches à parois doubles et nous nous contentons de protéger nos ruches par une couverture de feuilles d'arbres sèches, retenues par un treillis de fil de fer, comme nous l'avons montré page 453 de la dernière édition de *L'abeille et la ruche*. Le treillis remplace l'échelle de lattes employée d'abord.

Qu'il soit bien entendu que je ne conseille pas à mes lecteurs de changer leur méthode d'hivernage s'ils s'en trouvent bien. Les différences de climat d'un pays à l'autre existent non seulement quant aux extrêmes thermométriques, mais aussi par rapport à la durée des froids et ce qui convient à un pays peut ne pas être pratique dans une autre contrée. Nous sommes ici à la même latitude que Naples et Madrid. Ce qui rend nos hivers si froids c'est le vent des plaines immenses qui s'étendent d'ici au pôle nord sans chaînes de montagne pour lui barrer le chemin. Nous avons donc des froids intenses, puis, quand vient le vent du sud, un changement subit. En vingt-quatre heures le thermomètre s'élève ou s'abaisse de trente à quarante degrés sans qu'on puisse prévoir ce qui se prépare. Si nous pouvions savoir d'avance quelles seront les températures de l'hiver, nous pourrions d'avance décider s'il faut hiverner les abeilles en cave ou au rucher.

La méthode que je viens de mentionner nous réussit assez bien. Mais il y a toujours place pour des améliorations.

C. P. Dadant.

INFLUENCE DES ABEILLES SUR LA FRUCTIFICATION

Le professeur Dr E. Zander, d'Erlangen, a fait des essais pour se rendre compte de l'influence de la visite des abeilles sur les fleurs du cerisier, du pommier, du poirier et du groseillier et sur leur fécondation. Sur chacun de ces arbres ou arbustes, il choisit deux rameaux possédant à peu près le même nombre de boutons à fleurs; l'un d'eux fut enveloppé de gaze peu avant la floraison et l'autre laissé libre. Comme le temps fut très favorable durant toute la période de floraison, le résultat fut merveilleux. Les rameaux isolés par la gaze n'eurent de fruits que sur le groseillier à épines, que les abeilles ne fréquentent guère du reste; les rameaux enveloppés, d'autres espèces, donnèrent peu ou pas de fruits; la nouaison se fit bien ça et là, mais ils restèrent malingres et tombèrent. Voici, au reste, les résultats :

Rameaux couverts de gaze.

	Fleurs	Fruits	
Groseillier épineux	81	20 petits	24,6 %
Cerisier	75	1	1,3 %
Griottier	1012	0	0 %
Poirier	404	0	0 %
Pommier	204	1	0,5 %

Rameaux libres.

	Fleurs	Fruits	
Groseillier épineux	81	49	60,0 %
Cerisier	41	6	14,6 %
Griottier	1000	106	10,6 %
Poirier	404	33 +	8,1 %
Pommier	204	14	6,9 %

Ces constatations sont une éclatante démonstration de l'importance des abeilles pour la production fruitière. (*Terre vaudoise*, n° 46, 11 novembre 1916.)

*
* *

Nous ne partageons pas entièrement l'idée du Dr Prof. Zander quand il dit que les fleurs du groseillier épineux ne sont guère fréquentées par les abeilles. Pour ce qui nous concerne spécialement, nous avons remarqué le contraire, car depuis que nous possédons des ruches à proximité de notre jardin, cet arbuste a toujours été très visité.

Ceci dit, l'expérience ci-dessus nous prouve que la pollinisation — pour les espèces fruitières à fleurs précoces tout au moins — est assurée en presque totalité par les abeilles. En effet, les autres insectes butineurs ne sont guère apparus à cette époque. Sans les abeilles, donc, il n'y aurait souvent pas ou peu de fruits. N'est-ce pas chose vraie toutes les fois que la fleur passe par un temps retenant les abeilles au cantonnement ?

L'auto-fécondation, ainsi que le transport du pollen sur les pistils par les agents naturels (vents, pluies), serait, pour les arbres fruitiers, bien aléatoire puisque les rameaux encapuchonnés de gaze n'ont produit qu'une piètre récolte.

L'auteur nous dit que dans ce mode beaucoup de fleurs ont été fertilisées, mais n'ont pu arriver à maturité. Serait-ce peut-être à cause que le pollen (agent mâle chez les phanérogames) fût par trop vieux ou lavé par les ondées au moment de la rencontre de l'anthère (agent femelle) ? Si oui, l'abeille ne contribuerait pas seulement à augmenter le rendement en fruits, mais comme elle visite de préférence les fleurs bien développées, il y aura amélioration de ceux-ci, donc sélection.

A. Porchet.

BRUNES, NOIRES OU BLONDES ?

Le « père Frautschi » aimerait exprimer à sa manière, bien imparfaite sans doute, comment il faudrait envisager les différentes races de nos chères butineuses à travers les affreuses années que nous pas-

sons. Dans ce but, je voudrais leur prêter le langage qu'elles tiendraient, si elles le pouvaient :

Tandis qu'affligées par les pluies froides et les vents du nord
Que nous soyons brunes, ou noires ou aux anneaux d'or
De dire du mal de nous, on a tort.

Que viennent des années où la Providence,
Versant sur le sol sa riche abondance,
D'un temps magnifique accorde la faveur,
Toutes nos races, vrai, vous feront honneur.

Et alors, Mesdames, et vous apiculteurs
Avec de la joie tout plein, dans le cœur
Emplirez bidons de toutes grandeurs.

De la concurrence, personne n'aura peur.

Et de ce bon miel les vrais amateurs

Envoient... promener tous les noirs fraudeurs!

Chêne-Bougeries, 6 décembre.

Le « père Frautschi ».

LA RUCHE ET LE CLIMAT

(SUITE ET FIN)

Je crois que l'inobservation de ces règles est cause de certains insuccès et je suis d'autant plus pénétré de cette idée que les circonstances m'ont permis, à maintes reprises, de vérifier la chose et de constater les bons effets des changements en ruches plus vastes ou plus exigües.

Nos lecteurs savent tous qu'il existe chez nous deux bons modèles de ruches Dadant, la ruche type et la Dadant modifiée. La première, dont le modèle a été établi par M. Ch. Dadant, est universellement connue. La seconde, appelée aussi la Dadant-Blatt, est en usage depuis quelque vingt ans et elle est si répandue que l'on peut prévoir le jour où elle aura pris pas sur tous les autres systèmes. Ce n'est pas seulement sa facilité de manutention qui en assure le succès, mais surtout le fait qu'elle est suffisamment spacieuse pour nos contrées, facile à réchauffer par les abeilles et susceptible d'être considérablement agrandie lorsque le besoin s'en fait sentir.

Bien que resté fidèle à la ruche Dadant-type, je dois reconnaître qu'un débutant obtiendra plus de succès avec sa concurrente, car nos miellées ne sont jamais de longue durée et la température est sujette à de très longues variations.

J'ai assisté aux débats qui ont amené les apiculteurs à modifier la ruche Dadant-type; tous, en constatant cependant ses excellentes

qualités, reconnaissaient que bien souvent les abeilles n'arrivaient pas à l'occuper entièrement et qu'il leur était parfois difficile de donner tout le développement voulu au couvain. Mais cela suffisait-il pour adopter les changements préconisés ? Le modèle proposé répondrait-il à ce qu'on en attendait ? Les avis étaient partagés et les esprits inquiets. Les résultats furent heureusement satisfaisants et concluants, d'où le succès de la ruche Dadant-Blatt, son aînée étant un peu trop vaste pour nos climats.

Mais ce n'est pas pour faire de la réclame en faveur de telle ou telle ruche que j'ai pris la plume, c'est pour donner quelques preuves à l'appui de ma thèse. Voyons donc les cas où il était nécessaire de donner aux butineuses des habitations plus spacieuses ou plus restreintes, selon le climat où elles étaient élevées.

Dans un voyage fait en Norvège et dans le nord du Danemark, en 1887, je fus frappé, dans ce dernier pays surtout, des grandes ruches en usage. Il y en avait de deux systèmes. En premier lieu venait la ruche Grawenhorst, en paille, très élevée, de forme à peu près rectangulaire, qu'il faut retourner pour en retirer les cadres. À côté une autre ruche, également en paille, mais plus petite, à rayons fixes, conservée surtout pour la production des essaims. En causant, j'appris que les abeilles de ces contrées pâturaient sur d'immenses étendues de bruyère et qu'en septembre-octobre les insectes remplissaient toujours leurs ruches, les récoltes étant abondantes et assurées.

Je vantai naturellement les avantages qu'auraient eus ces apiculteurs à se procurer la ruche Dadant-type, pouvant être agrandie à volonté. Je dus promettre d'en expédier une, avec des feuilles gaufrées. Elle fut fort appréciée et d'autres envois suivirent, ce qui amena peu à peu l'abandon des autres systèmes. Six ans plus tard, appelé de nouveau dans les mêmes parages, j'allai naturellement visiter les apiculteurs avec lesquels j'étais resté en correspondance. Où jadis trônait la Grawenhorst régnait en souveraine la Dadant. Je vis là plusieurs ruchers pareils aux nôtres, en pleine prospérité et des ruches avec deux et même trois hausses sur chaque corps de ruche. Je vous assure bien que le va-et-vient des insectes ainsi que le poids des caisses témoignaient en faveur du changement opéré. Je ne suis pas retourné dans ce pays, mais je sais néanmoins que les récoltes y sont toujours abondantes et les grandes ruches toujours appréciées.

Voilà donc l'exemple d'une contrée au climat doux, aux récoltes abondantes où il était bon de mettre à la disposition des abeilles des ruches plus grandes, dont il était facile d'augmenter encore la capacité.

Voyons maintenant un cas contraire.

Il y a quelques années déjà, profitant de courtes vacances, je partis, avec ma famille, pour une tranquille vallée des Alpes, pas trop éloignée, ni trop élevée. Comme j'avais un travail pressant à terminer, je ne commençais réellement à jouir de ma liberté que lorsque mon manuscrit eut été expédié. Alors, debout dès l'aube, toujours par voies et par chemins, le pays fut minutieusement exploré, *croqué* et *kodaké*. Dans le cours de ces expériences je découvris un jour, près d'un chalet, un petit rucher de quelques colonies. La personne à qui appartenaient ces abeilles, brave vieille qui faisait de l'apiculture depuis plus de cinquante ans, ne goûtait pour ainsi dire jamais le miel de ses bestioles. Elle devait même souvent les nourrir en été; mais comme elle n'avait des ruches que parce qu'elle aimait « ces petites bêtes », elle se contentait de peu. Nous fûmes bientôt très liés et comme elle avait entendu prononcer mon nom ou qu'elle l'avait vu imprimé, elle se faisait une haute idée de mon savoir. Bref, j'obtins bientôt la faveur de pouvoir visiter ses ruches.

Pauvres bestioles ! logées dans des ruches de paille de taille respectable et dans de grandes caisses d'emballage, elles faisaient vraiment tout leur possible pour bien faire. Les rayons ne garnissaient pas la moitié des ruches, étant donné leur faiblesse; la fausse-teigne les guettait pendant la belle saison et les souris les décimaient en hiver. Laissées à elles-mêmes, elles étaient indubitablement vouées à la mort.

J'avais chez moi quelques ruches vaudoises que je voulais démonter. Je me les fis envoyer et je transvasai toutes les colonies dans ces vieilles ruches. Le tout me fit deux colonies auxquelles quelques litres de bon sirop, donné à titre d'encouragement, permirent de se remettre des émotions par lesquelles elles venaient de passer. Trois ou quatre semaines plus tard l'animation de ces colonies n'était plus à comparer à ce qu'elle était auparavant; elles avaient encore une bonne récolte à faire et pouvaient affronter l'hiver sans crainte, bien que là-haut, à Boom, sur les flancs de la montagne, la neige fasse son apparition de bonne heure.

Au printemps suivant, ces colonies étaient en bon état et donnèrent cette année-là, à leur propriétaire ravie, quelques beaux rayons de miel, lesquels furent d'autant mieux accueillis qu'ils constituaient le premier produit « sérieux ». Le rucher s'agrandit peu à peu et l'emploi de la cire gaufrée facilita grandement le travail des nouvelles colonies, toujours logées dans de petites ruches.

Cette expérience, accompagnée d'un essai malheureux que je fis en voulant établir, dans les environs, plusieurs de mes bonnes ruchées,

logées dans des Dadant-type, est venue me confirmer qu'il ne fallait pas songer, à une certaine altitude, à utiliser les grandes ruches en usage dans la plaine.

Il me serait aisé de multiplier les exemples, mais ces deux suffiront, je suppose, et j'en reviens à dire encore une fois qu'il faut que l'apiculteur connaisse bien le climat ainsi que les ressources mellifères de la contrée qu'il habite, puis qu'il adopte le modèle de ruche qui convient le mieux au pays et aux abeilles.

L. Forestier, Founex.

COIN DES JEUNES

La tranquillité au rucher est de rigueur pendant les mois d'hiver. C'est pour nos diligentes avettes une source d'économie, de santé et de bien-être que nos maîtres en la matière ont prouvé et répété dans tous les tons. Leurs efforts ne sont pas restés infructueux, car il n'est plus personne actuellement qui oserait nier le bien-fondé de cette assertion.

Tel n'a pas toujours été le cas, et je me souviens parfaitement bien du temps où mon père — il y a de cela une quinzaine d'années — ne manquait jamais, au matin de l'An, d'aller souhaiter la bonne année à ses bestioles en frappant à leur porte quelques coups secs du manche de son couteau. J'étais un bambin alors, ne comprenant rien à cette manœuvre originale; je l'accompagnais aux ruches et l'aidais avec joie dans cette bizarre besogne par un redoublement de coups, comme bien vous le pensez. Il fallait, disait-il, en ce jour associer les abeilles aux joies de la famille, les « faire chanter » à tout prix. Alors pan! pan! en avant la musique. Ça ne ratait pas, mais je dois avouer que je la trouvais bien mélancolique la « chanson des abeilles » du Nouvel-An; c'était un autre accent au printemps, par les beaux jours !

Quand il mourut, ce bon papa, en mars 1902, on songea de prime abord à ses ruches. Leur maître s'en était allé pour un monde meilleur, ses fidèles compagnes l'accompagneraient à bref délai dans le monde des éternités, si l'on n'en décidait pas autrement. On fit quérir le mouchier le plus rapproché, lequel souleva les unes après les autres chacune des ruches en paille pour les laisser retomber de tout leur poids sur leur support. Ensuite il insuffla à toutes, par le trou de vol, quelques bonnes bouffées de son cigare. Une sourde rumeur se fit bientôt entendre; la vie reprenait ses droits et il n'y avait plus à désespérer. Ne croyez pas que je vous en conte, mes jeunes amis, ces choses sont authentiques, vécues.

D'autres pratiques, comme le réveillon de Noël, la course aux essaims avec toute une ferraille tapageuse, sont encore usitées dans les contrées reculées où la science apicole n'a pas trouvé d'écho. Là le *Bulletin* y est inconnu, l'apiculture toute primitive, les ruchers vides ou décimés par suite de l'ignorance ou de l'incurie de leur propriétaire. Il y a parmi nous des collègues qui ont visité de ces pays perdus; sûrement ils ont rapporté de leurs tournées de ces traditions merveilleuses capables d'intéresser jeunes et vieux.

A. Porchet.

ENTR'AIDE

Oh ! si j'aime la France
J'adore mon pays !
Soulageant la souffrance
Des voisins envahis.

Soulager la souffrance des pays envahis. Apiculteurs romands, il nous reste une grande tâche à remplir, c'est de venir en aide aux malheureux collègues du nord de la France et de la Belgique martyres du devoir, qui ont eu la douleur de voir leurs foyers détruits, leurs ruchers anéantis, leurs espérances brisées.

En dehors de la sympathie que nous ressentons pour les habitants de ces beaux pays, nous n'avons pas le droit d'oublier et de laisser ignorer que si l'apiculture est si florissante en Suisse romande, nous le devons surtout au dévouement inlassable de deux Français, MM. Layens et Dadant, qui nous firent connaître par leurs écrits et leurs conseils les moyens de faire de l'apiculture une branche des plus rémunératrices; combien y a-t-il d'apiculteurs qui, grâce aux méthodes des deux maîtres vénérés sus-mentionnés, ont su donner au bon moment tous les soins voulus à leurs charmantes bestioles et qui par celles-ci jouirent plus tard de l'aisance après avoir élevé une nombreuse famille.

Je propose donc, tant pour nous acquitter d'une dette de reconnaissance envers nos bienfaiteurs en apiculture que par sympathie pour les habitants d'un pays qui nous est cher et que nous savons dans le malheur, d'appuyer vigoureusement la souscription ouverte dans le *Bulletin* en vue de reconstruire et de repeupler les ruches et ruchers détruits par la guerre.

N'y aurait-il pas possibilité, par exemple, de créer dès cette année des ruchers sous la direction d'hommes de cœur, connaissant l'art apicole à fond et à qui leurs occupations ou leurs moyens de fortune permettraient de sacrifier quelques heures par semaine pour faire

prosperer ces ruchers jusqu'au jour où la paix sera revenue dans ces malheureux pays ?

Que tous les apiculteurs, fabricants de ruches, de feuilles gaufrées, éleveurs de reines, possesseurs d'abeilles fassent leur possible pour venir en aide aux malheureux qui souffrent et sont dans la détresse; que chacun apporte son obole, si petite soit-elle, et la tâche sera rendue facile.

J'espère qu'il y aura parmi les nombreux apiculteurs de la Société romande des hommes de cœur et de bonne volonté qui prendront la chose en mains et voudront bien s'en occuper; ils auront bien mérité de notre beau pays romand, de la Société romande d'apiculture, et nous les remercions du fond du cœur, car par eux nous aurons rempli notre devoir.

Et nous aurons connu la suprême Beauté
Celle de compatir aux souffrances humaines,
De calmer les douleurs, de soulager les peines
Et de sentir nos cœurs fleurir en la Bonté.

C'est dans cet espoir que je forme mes vœux et vous souhaite, amis apiculteurs, toutes sortes de bonnes choses pour l'année 1917.

Le Châble, le 26 décembre 1916.

Oscar Oreiller.

SOUVENIR D'EXCURSION AU VAL D'ANNIVIERS

Il y a un an, je racontais aux lecteurs du *Bulletin* une course effectuée l'année précédente dans le Val d'Anniviers. Pour un premier numéro je m'étais arrêté à Grimentz. Mon récit en tant resté là, je fus rappelé à l'ordre il y a quelque temps par M. le Rédacteur qui, homme d'ordre et de ponctualité, n'entend pas qu'on laisse un travail inachevé. En effet, si j'ai eu l'honneur et la chance de plaire à quelques lecteurs indulgents, ils auraient pu croire que le beau ciel de Grimentz m'avait captivé au point de me faire oublier toutes mes autres affections pour m'attacher là-haut de cœur, de corps et d'âme. Au reste, soit dit entre parenthèses, je n'y aurais pas été trop malheureux; mais comme la vie n'est pas un long jour de fête, les belles journées, plus encore que les mauvaises, rapidement s'écoulaient.

Au risque de servir moutarde après dîner, je vais tenter de reprendre mon récit pour autant que je retrouverai dans ma mémoire rebelle quelques bribes de souvenirs.

Ce qui paraît m'autoriser à remuer les cendres du passé, c'est que mes lignes, si peu intéressantes soient-elles, auront quelque droit à la tolérance, devant paraître à l'époque des longues veilles, le moment favorable aux contes autour de l'âtre, et que cet événement est

marqué d'un jalon mémorable en ce que planté, dans le champ de mes souvenirs, la veille de l'affreuse tourmente qui, depuis plus de deux ans, continue à secouer avec la même rage effrénée les quatre coins de l'Europe.

J'avais donc laissé le lecteur au pittoresque rucher de M. Salamin.

De là nous entrons au paisible village de Grimentz, où vit une population de 240 habitants, localité à laquelle nous décernons sans hésiter la note 1 pour son aspect d'ordre et d'irréprochable propreté. Nous profitons trop largement de la généreuse hospitalité qui nous est offerte, agrémentée de force verres de Glacier, vin délicieux qui, là-haut, à près de 1600 mètres d'altitude, se conserve admirablement durant trente à quarante ans et plus, dans les caves en bois et en compagnie de superbes rangées de pièces de fromage non moins bien conservées, quoique la plupart très vénérables par leur âge.

Le reste de la journée, ensuite la veillée, s'écoulent ainsi comme par enchantement, de sorte que nous n'avons plus la nuit entière pour nous reposer. En telle occurrence, quelques heures accordées au sommeil, ce n'est pas là du luxe, nous semble-t-il, et nous voilà plongés — est-ce l'effet du glacier de 1874 — dans les plus beaux rêves dont l'imagination des pauvres mortels puisse jamais être hantée... Lorsque l'aube matinale blanchit les sommités de la vallée, j'avais déjà visité les splendides pavillons de l'Exposition de Berne, dont l'un, en particulier, brillait d'un éclat exceptionnel : les innombrables boccas de miel valaisan y trônaient fièrement dominant par leur attrait tous les autres produits analogues...

Vanitas vanitatum!... L'air frisquet du matin arrivant directement des régions glacées achève de nous ramener au pays de la réalité.

« Nous ne pourrions nous pardonner ensuite, me dit mon aimable compagnon, de descendre d'ici la vallée sans aller à Zinal ! » Et nous voilà bientôt en route sans nous laisser rebuter par trois ou quatre bonnes heures de chemin.

Le long du trajet que nous parcourons, entre la forêt et les vastes pentes gazonnées, nous suivons avec plaisir les intéressantes évolutions de maintes butineuses qui paraissent être les convives d'un somptueux festin. Alors qu'en plaine les abeilles, ne trouvant plus de quoi s'occuper, font la barbe sous la planchette d'entrée, là-haut presque toutes les fleurs sont pour ainsi dire mellifères, poussant sur des terrains fertiles qui jamais n'ont été surmenés par la culture intensive, ou excités par les engrais artificiels. Qu'il doit faire bon s'occuper d'apiculture dans ces régions bénies !

A l'approche de midi nous voici à Zinal. La saison ne paraît de prime abord pas trop mauvaise pour les hôteliers. Il y a du monde,

mais on sent qu'il se fait peu d'ascensions à en juger par les groupes de guides qui sont là, attendant l'embauche, laquelle ne peut venir qu'avec un ciel plus souriant. En effet, ces géants de la montagne, si attrayants durant les beaux jours, s'obstinent à garder leur tête et jusqu'à une partie de leurs flancs plongés dans les brouillards, alors que leur pied est déjà enfoui sous des éboulis de gravier que le temps, semblable à un mystérieux et gigantesque concasseur, a dévalés et accumulés à travers les siècles .

Remarquant parmi les hôtes deux femmes distinguées, plongées, ainsi que leurs enfants, dans l'angoisse et la tristesse, nous apprenons que ce sont les épouses de deux officiers... (je vous dirais serbes ou autrichiens, si ce n'était la censure) qui, la veille, avaient été par télégramme rappelés au pays ensuite de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. Et la fatale nouvelle nous parvenait là-haut sur l'alpe, au pied des glaciers, le 27 juillet 1914 !... « Ça y est ! » me dit laconiquement M. Loye, pendant que de mon côté je me rappelais cette exclamation de Perrette : « Adieu veau, vache, cochon, couvée ! »

En pareille circonstance, alors qu'on semble déjà entrevoir à l'horizon des lueurs de sang, chacun doit concevoir ce que peut être le retour. Le lendemain matin, avec la plus vive reconnaissance, je prenais congé de l'aimable M. Loye, après avoir sincèrement remercié M^{me} son épouse et M^{lle} Pauline du généreux et sympathique accueil qui m'avait été réservé.

Le vendredi suivant, la commission du contrôle du miel, réunie à Sion, délibérait tant bien que mal, avec ce calme froid et passif qu'on peut avoir quand on sait que ces mots « mobilisation générale » viennent d'être répercutés du Rhône au Rhin et du Jura aux Alpes, et qu'on entend aux frontières comme un bruit avant-coureur du cliquetis des armes et du grondement du canon.

Trois jours après, en compagnie de beaucoup d'autres apiculteurs, j'endossai l'uniforme pour me ranger sous le drapeau de la patrie en danger. De son côté, notre Exposition des miels à Berne, s'étant résumée en un rêve, avait vécu ce que dure un rêve.

F. Berthouzoz.

POUR EMPÊCHER LA PONTE DANS LA HAUSSE

Sans vouloir mettre en doute ce que vous dites dans la note dont vous avez fait suivre ma dernière communication (n° 7, page 171), je dois dire que je n'ai pas eu l'occasion de le constater dans mon rucher; par contre, mes observations précédentes ont été de nouveau

corroborées cette année. Dans une ruche, à laquelle j'avais donné quelques cadres à bâtir, j'ai trouvé, dans la hausse, non seulement du couvain de mâles, mais encore du couvain d'ouvrières. Cela provient de ce que, pour cette ruche, j'avais oublié de faire ce que je recommandais moi-même, c'est-à-dire d'écarter graduellement les cadres à mesure de la construction des rayons.

A la fin de mon article je dis qu'on peut aussi confectionner des cadres spéciaux, dont les bois auront une largeur de 35 à 40 mm. et même davantage. Ce « on peut » a donné à ma phrase quelque chose d'un peu trop catégorique et j'aurais mieux fait de dire « on pourrait peut-être », d'autant plus que je n'avais pas fait d'expériences dans ce sens. Après réflexion, je crois même que ces cadres peuvent présenter un certain danger : si les cellules n'ont pas été suffisamment allongées, il y aura un espace vide entre la grille de l'extracteur et le rayon, de sorte que celui-ci peut se casser, lors même que le cadre serait muni de fil de fer.

Le Touvet (Isère), le 6 novembre 1916.

Aug. Cordey.

Un procédé inédit pour avoir de bonnes pondeuses.

Il m'en a été conté une bonne, l'autre jour. Il faut que je vous la passe, certain que je suis qu'elle contribuera au repeuplement de votre rucher en particulier, et au progrès de l'apiculture en général.

C'était durant l'été dernier. Fatigué du nombre d'essaims et convaincu que l'année n'était pas favorable à la multiplication des colonies, un mien ami, apiculteur émérite, voulant empêcher une de ses ruches d'essaimer, s'était mis en garde devant le trou de vol, avec le ferme dessein de saisir, au passage, la malheureuse reine dont les jours étaient comptés.

Et si vous aviez été présent, vous auriez pu voir notre excellent collègue guettant, plus d'une heure, la pauvre bête qui ne s'attendait pas à ce coup fatal.

La voilà! la voilà! La saisir par son corselet, l'étrangler entre le pouce nerveux et l'index fut l'affaire d'un instant. Hein! tu en as assez, lui dit-il en hochant la tête. Et sa rage assouvie, tout fier de son exploit, notre bourreau abandonne la pauvrete sur le plateau de la ruche et s'en fut.

Miracle... La supposée décédée agite une patte, puis deux, puis toutes, se relève et rentre triomphalement au domicile légal.

Aujourd'hui, cette reine est la meilleure pondeuse du rucher.

Conclusion : Apiculteurs, mes amis, si vous voulez de fortes colo-

nies, écrasez sans pitié celle que vous avez cru, jusqu'ici, l'espoir du rucher.

Klopfenstein.

Est-ce bien la même ? ? (*Réd.*)

ESSAIMAGE, COLONIES BOURDONNEUSES

Répondant à la question que vous posez (page 287 du *Bulletin*) à propos de l'essaimage, je puis vous dire que les cadres neufs — c'est-à-dire nouvellement construits — n'ont pas plus, à ma connaissance, provoqué l'essaimage que les vieux. En 1914 j'ai eu une quantité d'essaims, les colonies étant toutes exclusivement sur vieux rayons; en 1915 et 1916, où j'ai fait bâtir beaucoup de feuilles gaufrées pour renouveler mon stock, je n'en ai pour ainsi dire pas eu un; c'étaient les mêmes abeilles cependant.

Je crois beaucoup plus que la race, les dimensions de la ruche et les conditions atmosphériques sont les facteurs principaux de l'essaimage.

Resserrez vos abeilles; s'il n'y a pas de récolte, stimulez-la en les nourrissant, vous avez beaucoup de chances d'obtenir des essaims. Si les colonies sont fortes, bondées de couvain et que le temps soit mauvais quelques jours de suite à l'époque de la récolte, pour ne pas se sentir à l'étroit ou faute de pouvoir aller aux vivres, les abeilles se mettront à élever des alvéoles royales.

J'ai introduit cette année quelques reines avec de la fumée dans un coin par le haut; l'essentiel est de faire vite et de ne donner ni coup ni secousse à la ruche qu'on veut doter d'une majesté féconde ou non. Il est sage de ne pas la toucher avec les doigts.

A propos des colonies bourdonneuses, je suis de l'avis de M. S. Bertrand (page 292 du *Bulletin*). Il vaut mieux les démonter, « le jeu n'en vaut pas la chandelle »; pour quelques reines que je suis arrivé à faire adopter, j'en ai fait tuer beaucoup... c'est trop chanceux. J'emporte la ruche bourdonneuse ailleurs et en secoue les abeilles au milieu du pré, elles se réfugient où bon leur semble et où elles peuvent dans le rucher près de leur ancien emplacement, qu'on modifie en rapprochant une autre ruche par exemple. Les rayons sont répartis à d'autres colonies, ceux qui ont du couvain bourdonneux sont placés après le dernier cadre de couvain et on les désopercule. S'il n'y a pas de récolte, un peu de sirop incitera les abeilles à se débarrasser des larves indésirables.

Pierre Odier.

NOUVELLES DES SECTIONS

Canada. — Nous avons reçu de M. O. Comiré, secrétaire de l'Association des apiculteurs de la province de Québec, le compte-rendu de leur convention à Montréal. Ces documents renferment le résumé des conférences faites lors de cette réunion. En voici quelques titres : La fausse-teigne. — L'alimentation des abeilles. — Les jardins scolaires. — Comment distinguer la loque européenne de la loque américaine. — L'apiculture dans la province de Québec. — Historique de la Société. — Les plantes mellifères du Canada.

Nos meilleurs remerciements à M. O. Comiré et nos félicitations pour l'activité que ses collègues et lui déploient en faveur de l'apiculture.

S.

Section Valaisanne.

Nous voici entrés dans la saison morte, les montagnes ont pris leurs aspects d'hiver, le vent souffle en rafales, la neige descend jusqu'en plaine; c'est l'hiver; la nature va s'endormir sous son blanc linceul. Un petit tour au rucher, pour voir si tout est en ordre, les ruches sont solidement fixées sur leurs socles pour éviter les bouleversements que les bourrasques de l'hiver pourraient leur imprimer; la tranquillité règne partout; nous nous en éloignons en tournant la tête avec tristesse, car nous les avons soignées nos petites bêtes; sans négligence, dans la pensée que tout nous serait rendu l'an prochain. Nous rentrons à la maison, où le fourneau ronfle; les veillées sont longues, nous avons le temps de faire notre bilan.

Il est agréable de le faire quand on sait avoir fait tout son devoir.

Aujourd'hui, je ne vous donnerai pas un compte-rendu de mes expériences, ce sera pour une autre fois; je vous parlerai de l'activité de notre section. Si nous avons des progrès bien marqués à constater, c'est à la Romande qu'on les doit, et surtout à son *Bulletin*. Que n'a-t-on eu peur de se lancer dans cette voie de l'obligation! Et pourtant, comme solution, que voyons-nous? c'est l'idéal. Il est vrai que les débuts sont toujours durs, aussi sommes-nous heureux d'avoir franchi l'obstacle.

Notre Société a pris une ampleur que nous n'avions pas encore vue jusqu'ici. Le coupable? c'est le *Bulletin*. Tant mieux.

Comme il devenait obligatoire, nous avions peur des défections, et, pour avoir l'impression de tous les membres, il fallait aller les trouver chez eux. Mais comme la Société est très disséminée dans toute la partie française du canton, de Sierre au lac, force nous a été de convoquer les membres par district. Par cette même occasion,

nous avons pensé, sur l'initiative de M. Henri Gay, notre sympathique fondateur de la Société, à créer des sous-sections, ce qui nous a réussi au delà de nos espérances. Nous comptons actuellement huit sous-sections avec un apport de quatre-vingt-douze nouveaux membres qui ont, pour la plus grande partie, déjà payé leur cotisation annuelle.

La Société compte actuellement 262 membres. Les facteurs de ce résultat doivent être reportés sur la situation actuelle, spécialement la recherche des sucres, ainsi que l'assurance sur les accidents, l'assurance contre les maladies qui entrera en vigueur en 1917.

Nous pensons que tous les membres comprendront leur devoir et l'intérêt que la Société leur porte, et espérons que nous jouirons, comme par le passé, des bienfaits de la Romande.

Je saisis cette occasion pour remercier toutes les personnes qui ont prêté leur concours pour la formation nouvelle de notre section, qui entre dans une phase pleine de promesses.

C'est avec plaisir qu'au seuil de cette nouvelle année j'adresse à tous nos membres mes vœux les plus sincères de bonheur et de prospérité.

Heyraud, président.

BIBLIOTHÈQUE

Le nouveau catalogue sera envoyé contre 30 centimes en timbres-poste. (Voir l'avis paru dans le numéro de décembre 1916.)

C'est la période où la bibliothèque est fortement mise à contribution. Je prie instamment tous les lecteurs de ne pas garder les volumes plus d'un mois et, si possible, moins encore afin de pouvoir contenter le plus grand nombre possible de ceux qui profitent de l'hiver pour lire.

Le bibliothécaire.

UNE OBSERVATION DOUBLÉE D'UNE QUESTION

Un de mes voisins, propriétaire de plusieurs ruches, pas novice mais qui n'a pas eu un seul essaim l'été passé, malgré de très fortes populations, me faisait remarquer, il y a quelque temps, qu'il attribuait cette... j'allais dire anomalie, à son système de placer les hausses sur les ruches. Il a façonné ses hausses de telle manière que les cadres sont tournés en sens inverse des cadres du corps de ruche, c'est-à-dire transversalement.

Cette manière de faire pourrait-elle avoir une influence sur l'essaimage ?

Y a-t-il quelqu'un, parmi les membres, qui ait fait cette constatation ?

Je me propose de l'essayer, si toutefois la saison prochaine est favorable au placement des hausses. On peut le souhaiter, sans être trop exigeant : une bonne année de miel après toutes ces médiocres serait d'autant plus appréciée. G.

Réponse. — Le procédé ci-dessus est recommandé spécialement comme un des moyens d'empêcher la ponte dans les hausses. Il est fort possible qu'il ait aussi une influence sur l'essaimage; il faudrait, pour en tirer une conclusion valable, une série d'essais faits sur beaucoup de ruches et pendant plusieurs années. Votre voisin, puisqu'il n'est pas novice, a probablement des colonies logées sur des cadres datant de plusieurs années, ce qui, comme le disait le dernier *Bulletin*, est un des moyens d'empêcher l'essaimage. Mais la question reste ouverte. S.

Question N° 1 (1917).

Les toiles de sacs peintes sont-elles rongées par les abeilles, lorsqu'on les emploie comme couvertures des cadres pendant la bonne saison ? L. T.

Nous employons depuis plusieurs années (environ huit ans) ces toiles, peintes des deux côtés; la plupart sont encore en parfait état; quelques-unes sont un peu rongées, mais encore utilisables pour longtemps. Certaines colonies sont particulièrement « rongieuses », d'autres pas du tout. Nous invitons tous ceux qui ont quelque expérience sur les questions posées à envoyer leurs réponses à la Rédaction. (*Réd.*)

Question N° 2 (Série de 1917).

Peut-on garnir les matelas-châssis avec du regain bien sec ou sinon quelle est la meilleure matière qu'on peut employer pour les garnir. Peut-on donner 15 centimètres de hauteur aux matelas sans inconvénients ?

RÉPONSES AUX QUESTIONS

Question 23. — Je n'ai jamais chronométré au bout de combien de temps on aperçoit des traces d'ouvrières pondeuses dans une ruche! Alors je me suis dit : « Il vaut mieux te taire que d'avancer ce que tu ne sais pas ou des probabilités douteuses. » En effet, une reine peut rester, je crois, selon les circonstances, jusqu'à quinze jours et plus avant d'être fécondée; elle peut ensuite être bourdonneuse et pondre comme telle, puis être tuée et remplacée par des ouvrières pondeuses. Dès qu'on aperçoit des quantités d'œufs mal venus dans

la même cellule ou du couvain bourdonneux pondu en cellules d'ouvrières, alors il n'y a plus d'erreur possible, il faut voir s'il y a une reine bourdonneuse, sinon il y a des abeilles pondeuses. Mais je crois qu'il est difficile de fixer un laps de temps.

P. Odier.

Question 23. — Il n'y a pas de règle, cela dépend beaucoup de l'époque où la reine s'est perdue. Une colonie peut disparaître entièrement sans avoir eu d'ouvrières pondeuses, d'autres fois vous pouvez en trouver déjà environ un mois après la disparition de la reine.

Louis-S. Fusay.

Question 25. — Je pense qu'une station d'élevage dans une grande clairière en région boisée, abritée et éloignée de quatre kilomètres au moins du rucher remplirait le but. Faire attention qu'il n'y ait pas d'essaim sauvage dans quelque trace d'arbre. Faire des expériences : observer si les fleurs de la clairière sont visitées par des abeilles, dans ce cas la dite clairière ne remplit pas le but, ne pas confondre non plus les diptères avec les abeilles. On peut aussi faire l'acquisition d'une colonie de pures italiens et observer jusqu'où elles vont butiner; tant qu'on les voit seules dans le rayon admis c'est qu'il n'y a rien à craindre.

P. Odier.

FRIBOURG

Les comptes de la Caisse cantonale de l'assurance contre la loque présentent les résultats suivants pour l'année 1915 :

Recettes	Fr. 1,733 —
Dépenses	» 1,037 90
Boni de l'exercice	<u>Fr. 695 10</u>

BILAN

Compte-courant créditeur au 31 décembre 1914 .	Fr. 2,786 20
Boni de l'exercice 1915	» 695 10
Avoir au 31 décembre 1915	<u>Fr. 3,481 30</u>

Les recettes se composent du produit de la contribution par 1,598 fr. 50 et de l'intérêt du compte-courant de 134 fr. 50.

Les dépenses se décomposent comme suit :

1. Indemnités aux propriétaires	Fr. 662 70
2. Frais d'inspection et de désinfection des ruchers	» 369 80
3. Frais d'administration	» 5 40
Total des dépenses	<u>Fr. 1,037 90</u>

Indemnités et frais d'inspection pour la destruction des ruches loqueuses en 1915.

Districts.	Ruches visitées.			Indemnités payées.	Frais des inspecteurs.	Total des frais.
	Jeunes.	Malades.	Détruites.			
Sarine	29	7	9	144 80	78 25	223 05
Singine	6	1	1	23 —	25 90	48 90
Lac	—	—	—	—	11 90	11 90
Broye	62	11	18	320 70	126 95	447 65
Glâne	—	—	—	—	8 —	8 —
Gruyère	21	6	15	111 40	63 70	175 10
Veveyse	8	3	4	62 80	55 10	117 90
Totaux	126	28	47	662 70	369 80	1,032 50

Statistique des ruches assurées en 1915 et contributions

	Nombre de ruches	Contributions payées
Sarine	1229	245 80
Singine	1530	306 —
Broye	1010	202 —
Gruyère	1408	281 60
Glâne	1209	241 80
Veveyse	650	130 —
Lac	1037	207 40
Totaux	8073	1,614 60

NOUVELLES DES RUCHERS

Aug. Gafner, Dombresson, 7 décembre 1916. — Mon rucher se compose de trente-et-une colonies logées en D.-B. et de douze colonies logées en ruches de paille. La récolte de cette année a été complètement nulle pour le miel en rayons. Quant au miel extrait la moyenne a été de 7 kg. par ruche, ce qui n'a pas empêché de nourrir ferme; je l'ai fait en temps opportun. J'ai eu dix essaims cette année; ce sont les essaims de 1914 et 1915 qui ont essaimé; comme nous le dit M. le Rédacteur dans le numéro de décembre 1916, ceci provient de ce qu'ils étaient logés sur des feuilles gaufrées.

En repassant mes notes prises dans les années passées, je constate

encore que ce sont toujours les colonies logées sur feuilles gaufrées qui essaient facilement. Pour empêcher la moisissure des cadres des bords pendant l'hiver, j'ai essayé cet automne un moyen pratique qui, j'espère, réussira. Je vous en donnerai des nouvelles au printemps.

C.-P. Dadant, Hamilton, 5 novembre. — Notre récolte apicole a été magnifique en 1916, environ 55,000 kilos de 525 ruches, sans compter une augmentation d'environ cinquante colonies. Tout a été favorable à la production du miel; la plus forte récolte s'est faite sur le trèfle blanc. (Ceci en rectification de la nouvelle parue dans le numéro de décembre 1916, page 296.) Je veux dire aussi combien on admire la Suisse, dans notre Amérique. Quand nous pensons que votre petit pays est entièrement entouré de pays en guerre et qu'il trouve le moyen de se faire respecter, nous nous disons que c'est le pays qu'il faut prendre pour modèle. (Merci à M. Dadant pour ce compliment contenu dans une lettre personnelle, mais que nous avons trouvé agréable à faire connaître à nos lecteurs. — *Réd.*)

Léon Zillweger, Payerne, le 20 novembre 1916. — Vous m'excuserez de n'avoir pas répondu plus vite à votre invitation, le temps m'ayant manqué et aussi la crainte de me mal exprimer. Je vous retracerai un peu en gros l'activité de mon rucher en l'année 1916, qui fut pour moi la meilleure depuis mes débuts en apiculture. Mon rucher se composait de neuf ruches Dadant-Blatt qui avaient été très bien hivernées sur un nouveau mode que j'ai expérimenté la première fois l'hiver 1915-1916, ceci en vue de supprimer autant que possible l'humidité si fatale aux colonies. Le moyen en est bien simple et m'a bien réussi et pourtant j'hiverné toujours avec douze cadres. Ce moyen consiste à avoir au centre des planchettes de couverture de la chambre à couvain une ouverture d'environ huit à dix centimètres carrés que l'on recouvre d'un treillis pas trop fin et l'on met simplement le coussin dessus. L'humidité va se loger dans le coussin que l'aération des ouvertures qui se trouvent au chapiteau sèche au fur et à mesure. Si ce moyen n'est pas assez efficace suivant l'endroit, faire deux ouvertures pareilles mais alors directement au-dessus des parois latérales. Naturellement ne faire cette opération que le plus tard possible fin septembre, car les abeilles propolisant tout rendraient inutile l'opération ou plutôt l'installation. Les premiers jours d'avril, j'ai donné environ deux litres de sirop comme stimulant à chaque ruche; le 28, la chambre à couvain étant pleine, j'ai mis les hausses et déjà le 6 mai les hausses de quatre ruches étaient pleines. Puis vinrent les essaims et ensuite cette vilaine série

de pluie, de triste mémoire, qui dérangerait tous nos pronostics du printemps qui s'annonçait si bien. Je n'ai lors même pas eu à me plaindre, car j'ai fait une récolte moyenne de 18 kg. par ruche et ceci avec quatorze essaims. J'ai eu très peu à nourrir cet automne, 60 kg. pour onze ruches, dont deux essaims; mais une chose que je conseillerai toujours : nourrir assez tôt, afin qu'entre le 15 et le 31 août tout soit terminé; c'est le seul secret pour avoir des ruches prêtes à la récolte au printemps. Assez pour cette fois, vous choisirez le meilleur.

C. Thiébaud, Parcs, 85, Neuchâtel, le 18 décembre 1916. — J'ai mis mes ruches en hivernage de la manière suivante, manière qui me fut indiquée par un vieil apiculteur et qui m'a très bien réussi l'hiver dernier.

Après avoir donné environ 8 kg. de sucre par petites doses à chaque ruche, et cela depuis le milieu du mois de septembre, je fis une dernière visite, par un beau jour ensoleillé de la deuxième quinzaine d'octobre. Je constatai la présence d'œufs, de couvain et toute la nourriture était operculée, dans mes deux ruches.

Je laissai le tout tel que les abeilles l'avaient fait, retirai les planchettes de couverture et plaçai le coussin directement sur les cadres en ayant eu soin d'intercaler entre les deux quatre lattes de gypcier. De cette manière les abeilles peuvent passer entre le coussin et les cadres, ne rongent pas le coussin, les vapeurs ne se condensent pas dans la ruche et n'y provoquent pas de moisissure, car celle-ci est absorbée par le coussin; les abeilles occupent la place qui leur est utile et les rayons qu'elles ne recouvrent pas font l'office de planches de partition. Le trou de vol est maintenu, pendant tout l'hiver, grand ouvert en observant cependant que la hauteur du vide ne doit pas dépasser 6 mm. afin qu'aucune souris ne puisse s'y introduire.

Dans le courant de janvier, lorsque je supposerai que la ponte recommence et que la chaleur deviendra nécessaire, je recouvrirai le tout de quelques journaux; fin février je commencerai le nourrissage stimulant. Dans le courant de mars je resserrerai mes ruches au moyen de planches de partition pour obliger la reine à pondre de façon compacte sur les cadres presque entiers, ce qui n'est pas toujours le cas si la place est trop vaste.

A propos de nourrissage, j'ai constaté qu'il n'était pas utile de le commencer trop tôt ou de le faire pendant des séries de mauvais temps. Les abeilles ne peuvent se vider, ou alors si elles sortent elles sont saisies par le froid et ne rentrent pas.

Lors d'une de nos dernières assemblées de l'année, nous avons

visité un rucher qui avait été nourri tellement copieusement que les cadres étaient operculés jusqu'en bas. Point de place pour le nid à couvain. Que pensent les apiculteurs expérimentés de cette manière de nourrir ? Qu'arrivera-t-il au printemps ?

Oscar Oreiller, Le Châble, 28 novembre 1916. — Hivernage 1915-16 parfait, sans perte de colonie et très peu d'abeilles mortes sur le plateau; au premier printemps les ruchées sont plutôt populeuses; par suite du mauvais temps, elles ont de la peine à se développer pour la grande miellée.

Récolte réduite au tiers de ce que j'étais en droit d'attendre; vingt-cinq colonies donnent 225 kilos de miel prélevé dans les hausses, 5,7 kilos de cire en pain; cinq essaims; j'en ai perdu plusieurs, n'étant pas là pour les recueillir; je leur ai souhaité bon voyage, hélas! les imprudents auront-ils trouvé un logis à leur goût, et, n'appartenant plus à la Romande, auront-ils pu se procurer le sucre nécessaire à leurs premiers besoins ? Aussi, pourquoi se laisser gouverner et suivre de jeunes majestés sans expérience, ne rêvant qu'aventures et ne pensant qu'à l'amour, se jetant tête baissée, sans s'occuper du lendemain, dans le rude combat que réserve la vie à tout être animé. Oh! jeunesse, quand donc comprendras-tu ?

Cette année toutes les colonies hivernent avec leurs rayons au complet, car je n'ai pas su voir de différence notable entre les familles resserrées, réduites et bien calfeutrées et celles complètes et couvertes d'un simple coussin-matelas; au printemps je verrai ce qu'il me reste à faire. La ruche claustrante que j'avais en observation est vraiment la ruche idéale pour l'hivernage; toutes les abeilles répondent à l'appel au premier printemps; elle est aussi populeuse qu'en automne lors de sa mise en quartier d'hiver; seulement, plus tard, en avril, il y eut une forte dépopulation; elle s'est laissée devancer par ses voisines; quelle en est la cause, reine médiocre, ruche trop froide ou ayant trop de courant ? il est très difficile de se faire une opinion quand on a qu'une seule colonie en observation. Je reconnais que M. Dadant père avait bien raison lorsqu'il disait, dans la *Revue internationale*, qu'une expérience, pour avoir de la valeur, devait se faire sur une grande échelle, c'est-à-dire avec un certain nombre de ruches du même système. Cette année j'ai quatre colonies logées dans ces ruches; je les estime beaucoup; si ce n'était leur prix très élevé, je n'en voudrais pas d'autres. Au printemps je vous communiquerai dans quel état elles se trouvent par rapport aux autres colonies.

Depuis le 17 novembre nous sommes en plein hiver, la neige est

de nouveau revenue, apportant avec elle le froid, la monotonie et, au rucher, la tranquillité; nous aurons donc le temps, avant d'avoir la joie d'entendre l'heureux bourdonnement de nos premiers essaims, de suivre d'un regard bienveillant leurs joyeuses randonnées ou de voir avec un peu de contrariété et d'amertume s'enfuir au loin avec la rapidité d'un éclair le gai tourbillon d'un jeune ménage en quête d'une nouvelle demeure; nous aurons donc le temps, dis-je, de lire quelques bons ouvrages de nos meilleurs auteurs, afin de compléter nos connaissances, il nous reste encore tant de choses à connaître de nos charmantes amies. Parfois, comme de vrais amoureux, nous craignons de les approcher de peur de les froisser; elles sont si fines, si jolies, si délicates et si vives qu'un rien les effarouche et les met dans une grande agitation, c'est cela qui nous rend si timides, si craintifs, lorsque nous nous décidons à franchir le seuil de leur demeure afin de les voir dans leur intimité; aussi tâchons pendant qu'elles se reposent, de les connaître un peu mieux, en nous renseignant chez nos maîtres qui, les connaissant si bien, en vrais veinards, font ce qu'ils en veulent sans jamais les fâcher. Dans notre confrérie n'y aurait-il pas quelques dames charitables, ayant quelque expérience, qui pourraient peut-être nous tirer d'embarras en nous enseignant les douces choses et les bonnes manières que nous devrions leur prodiguer quand, émus, troublés, nous nous approchons en tremblant de leurs joyeuses habitations avec le secret désir d'être bien reçus par toutes ces jolies gracieuses et piquantes demoiselles. Cela dit, n'allons surtout pas oublier de mettre en ordre notre matériel apicole, afin de n'être pas pris au dépourvu quand l'heure du réveil aura sonné pour nos dociles amies, et que la récolte battra son plein. Il nous faudra, amis les novices, sans compter les hausses bien remplies et lourdes de beaux rayons dorés, ramasser les essaims par douzaines, alors que nos aînés, n'ayant plus de boîtes de surplus à empiler, ne sachant que faire de l'incomparable trésor, feront commandes sur commandes aux marchands de bidons et pesteront fort, en faisant tourner leur manivelle, contre l'imprévoyante nature prenant enfin sa revanche sur les années de disette que nous venons de traverser.

Espérons toujours, espérons quand même, oublions les années de misère et si nos espérances ne se réalisent pas, il nous restera encore et toujours l'espérance.

A vendre

rucher modèle, entièrement fermé, 36 ruches DB. Place, en outre, pour 80 hausses, extracteur, maturateur, etc. — L'idéal, pour l'apiculture pastorale ou pour avoir ses ruches sous clef.

Offres à **J. TALLANT**, apiculteur à **Morges**.